

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athénæum.

1902-1903.

Equipe Mystique de Comus, 24 février. Mex. 24 février.

TEMPERATURE

Da 23 février 1903.

Table with 2 columns: Thermomètre de R. et C. (Celsius) and Fahrenheit (Celsius). Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

LA PROCESSION

DE

L'Equipe de Protée.

CLEOPATRE.

Mlle Olga Larocchini, Reine.

Mlles Emily Grant, Pauline Curran et Alice Rouen, demoiselles d'honneur.

Une fois de plus, Protée vient d'honneur de sa visite à bonne ville de la Nouvelle-Orléans.

Quand il nous est apparu pour la première fois il nous avait promis de nous revenir chaque année et bien qu'il soit le prince des mystificateurs, il ne nous a jamais déçus, depuis lors.

Il nous est arrivé hier de constater bien lointaines bien mystérieuses, du pays du Sphinx, ou tout est à double sens, et des Pyramides, où tout est colossal. Il est possible que dans l'histoire tout nous raconte de Cléopâtre, qu'il ne soit pas parole d'évangile; mais quel est donc le chroniqueur qui n'ait jamais menti? Omissis homo mendax.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'histoire, ancienne et moderne, est pleine de révoltes, d'insurrections, d'usurpations, de révolutions.

Jadis, on attribuait tout ces déordres aux couronnes que s'arrachaient les princes et les grands qui voulaient s'en emparer, de braves gens se sont imaginés que, en supprimant les couronnes on supprimait les révolutions.

Les couronnes ont eu effet, disparu; mais les révolutions sont restées avec les maux qu'elles engendrent. En sommes nous plus avancés qu'aupa-

vant? Demandez-en des nouvelles à l'Amérique Centrale.

C'est une série de mésaventures de ce genre que vient de remémorer Protée qui n'est peut être pas précisément un modèle de vertu, mais qui a quelque fois d'assez bonnes leçons à nous donner.

L'histoire nous rappelle, si nous l'avons su, ou nous apprend si nous l'ignorons, que les Protéides avaient enlevé la couronne d'Egypte aux descendants des Pharaons qui en étaient les héritiers légitimes; mais que la belle Cléopâtre s'en était emparée contre tout droit. L'héritier légitime voulait la reprendre mais le Pharaon avait le cœur tendre il se fit prendre aux charmes de la royale débauchée qui lui avait fait tourner la tête, comme elle l'avait fait tourner à bien d'autres, et elle réussit à lui faire trahir la cause sacrée des Pharaons.

Telle est, dépeignée de tous ses détails, de ses tenants et aboutissants, le sujet de la grande fête à laquelle vient d'assister toute la Nouvelle-Orléans.

Jamais, croyons-nous, spectacle ne s'est mieux prêté aux splendeurs de la mise en scène, aux éblouissements d'une procession nocturne éclairée par des milliers de lumières électriques. Le coup-d'œil était magnifique. Les étrangers surtout étaient émerveillés.

Toute cette histoire s'est déroulée lentement, en vingt tableaux mobiles traités par des chars richement décorés et par des coursiers harnachés avec autant de luxe que de bon goût.

Voilà, du reste, dans quel ordre s'est développée la procession.

1-PROTÉE.

On sait que ce qui distingue Protée des autres dieux de l'Olympe, c'est le don des transformations.

Il nous est apparu hier avec tous les attributs du Roi des Airs, porté sur un char traîné par un Lion, aux ailes déployées et traversant avec une rapidité prodigieuse les espaces célestes, au milieu des étincellements des autres nocturnes.

Voilà l'ancienne Egypte qui se développe sous nos yeux, avec ses sphinx, ses lotus, ses reptiles, les colossales de ses temples gigantesques.

C'est bien là l'idée que nous nous faisons tous de l'antique pays de Pharaon.

3.-Pas gai, mais assez rassurant le char suivant qui nous présente la cour enseignant les juges infernaux. C'est Ostris lui-même qui rend les arrêts avec une impeccable impartialité, entouré des serpents sacrés.

4.-Le tableau qui suit nous reporte à l'époque des rois de race macédonienne. Le Roi apprend qu'il s'est formé un

complot pour lui enlever la couronne et la vie. Il ordonne la mort du coupable qui est sauvé par ses fidèles serviteurs.

5.-Le 6e tableau représente une période de gloire et de bonheur. C'est le règne des dieux sur la terre; c'est une ère de prospérité pour le pays.

6.-Voilà le Bouf Apis, représentant du Créateur sur la terre; il est, dans son temple, l'objet de toutes les adérations.

7.-Le Pharaon Charmachis, qui doit assassiner le roi pour sauver le pays, fait un songe effrayant; il se sent descendre dans le royaume des morts; son âme l'abandonne et s'en va errer dans les espaces sans bornes, jusqu'à ce que, enfin, il arrive dans un autre monde où il trouve le repos et le bien-être.

8.-Le roi Hermachis, toujours sous l'influence du songe, reçoit l'ordre de renverser les usurpateurs du trône d'Egypte et de relever les autels d'Aus.

9.-Après avoir subi de terribles épreuves, il est jugé digne de gouverner l'Egypte. Hermachis est alors couronné; il jure de se sacrifier pour sauver le pays.

Après son couronnement, Hermachis reçoit l'ordre de commencer la révélation et d'assassiner l'usurpatrice Cléopâtre. Dans ce but, il se rend secrètement à Alexandrie qu'il habite la Reine. Il y arrive un jour de fête et, mêlé à la foule il contemple la belle Cléopâtre.

Il y a là une série de tableaux magnifiques qui représentent le ciel, la terre, l'aurore, le jour, le soleil dont les rayons sont éblouissants.

Ces différents tableaux sont de toute beauté, ils ont été tracés évidemment pour plaire à l'œil. Ceux qui souvent ne sont pas moins pittoresques; mais ils sont de plus très émouvants et tournent au tragique; les événements se précipitent.

Hermachis, qui a juré de tuer la reine Cléopâtre, pénètre dans le palais où l'a introduit la reine elle-même, qui apprend bientôt que cet étranger, est inconnu, n'est autre que le dernier des Pharaons. Elle ne le redoute pas; elle connaît trop bien la toute puissance de ses charmes. Elle est si séduisante avec le Pharaon que, au moment de frapper le coup mortel, le fer lui échappe des mains; il tombe à genoux aux pieds de l'enchantée, toute fière de sa nouvelle conquête.

Mais elle a de nombreux ennemis qui la dénoncent et l'accusent devant le général romain Marc Antoine qui la somme de venir se disputer.

Elle descend le Cydnus, bien persuadé qu'Antoine ne résistera pas à ses séductions. Le terrible général est vaincu en effet, et c'est la plus glorieuse victoire qu'ait encore remportée Cléopâtre.

Non contents d'avoir déshonoré Pharaon, elle le force à assister au triomphe de son rival; mais grisée de tous ses succès, prise dans ses propres filets, ayant assouvi toutes ses convoitises, n'ayant plus rien à désirer, elle veut finir comme elle avait commencé, par un coup d'éclat. Au milieu d'un banquet splendide entourée de ses eunuques, elle se donne la mort en avalant un poison préparé par le Pharaon Hermachis dans une coupe à laquelle goûtent tour à tour tous les convives.

Ainsi s'est terminée cette procession, une des plus réussies que nous ayons vues jusqu'ici à la Nouvelle-Orléans et dans laquelle le roman cotoyait toujours l'histoire avec une rare habileté. Le bal à l'Opéra, qui a suivi la parade, a été très brillant.

Noie prosequi.

En Angleterre, l'abandon des poursuites, après que les jurés n'ont pu se mettre d'accord, comme dans le cas de Gardiner, en bien avant que le verdict soit prononcé, une fois un inculpé renvoyé devant la cour, est une mesure que l'on prend très rarement; elle s'appelle, en termes juridiques, "noie prosequi."

A ce propos, lord Campbell a raconté dans la "Vie du lord" un anecdotte bien amusante.

Un certain John Lacy, un esprit fameux du dix-huitième siècle, qui prétendait opérer des miracles, avait produit vers 1704 une vive émotion dans Londres. Plusieurs de ses adhérents furent arrêtés, et l'un d'eux, un nommé John Atkins, fut renvoyé par le lord chief-justice devant la cour pour être édité.

Le lendemain, Lacy se présente à son domicile particulier, prétendant être chargé d'un message de Dieu pour le lord chief justice. Introduit auprès de lui, il lui dit: "Je viens à toi, comme prophète de Dieu, qui m'a envoyé vers toi, et qui voudrait avoir un "noie prosequi" pour John Atkins, son serviteur, que tu as fait arrêter."

Tu es un faux prophète, un vil menteur, lui répondit le juge. Si Dieu t'avait envoyé, il t'aurait adressé à l'attorney général, car Dieu sait aussi bien que moi que ce n'est pas à moi, mais bien à l'attorney général qu'il appartient d'accorder un "noie prosequi"; mais ce que je puis faire, comme chief justice, c'est de te faire arrêter et de t'enlever rejoindre ton ami.

Et lord Campbell ajoute: "Ce qui fut fait immédiatement, et tous deux furent condamnés."

Un pays de Coccagne.

Une récente circulaire nous apprend quels sont les salaires des ouvriers au Transvaal.

Les boulangers sont payés en moyenne de 250 à 375 francs, et, en outre, ils sont logés aux frais de leurs patrons. Les tailleurs gagnent encore plus d'argent. Ils travaillent chez eux ou en ateliers.

Les maisons de confections paient, pour la façon d'un gilet, 12 fr. 60 et 15 fr. 75; d'un pantalon, 17 fr.; d'un veston, 37 fr. 60; d'une jaquette, 50 fr. 45; enfin d'une redingote, 75 fr. 60.

Dans ces conditions, à quelle somme doit revenir un ouvrier? Si les salaires sont très élevés, il convient d'ajouter que le coût de la vie l'est en proportion.

La plus grande profondeur des mers.

Les plus grands fonds sous-marins se trouvent dans les trois océans qui couvrent la majeure partie de la surface du globe, et dont la profondeur moyenne varie de 3,900 mètres pour le Pacifique à 3,700 mètres pour l'Atlantique et à 3,350 mètres pour l'Océan Indien.

Dans l'Atlantique Nord, les croisières océanographiques du prince de Monaco ont descendu la sonde jusqu'à 6,000 mètres. Mais l'endroit le plus profond connu jusqu'à présent se trouve également dans l'océan Atlantique, entre l'île de Tristan Acunha et l'embouchure du rio de la Plata. En ce point, on a relevé une profondeur de 14,000 mètres, soit près de 5,000 mètres de plus que la plus haute montagne de la Terre, le Gauriskankar, dans le massif de l'Himalaya, qui a exactement 8,840 mètres.

LE VENEZUELA.

La "Revue Universelle" publie cette description du Venezuela:

Une savane immense, arrosée par l'Orénoque et ceinte au nord par de vastes sables, qui la séparent de la mer des Caraïbes, au sud par les montagnes guyanaises, tel est le pays vénézuélien.

Les llanos déroulent à perte de vue leurs masses de petits palmiers à éventails, leurs mimosa épineux, leurs hautes graminées, sous une lumière éclatante et un soleil torride, avec cette monotone grandiose qui frappa Humboldt. D'avril en novembre, cependant, le ciel s'y teinte de gris, la température devient lourde, les pluies abondantes. Sur les 500,000 kilomètres carrés qu'elle couvre, la prairie n'est pas uniformément plate. Basse vers l'Orénoque "llanos bajos," elle présente au delà des ramifications "llanos altos" et des tables "mesas" qui divisent des fossés encaissés par les rivières "barrancos" et se relève au nord-ouest au pied de la sierra de Mérida.

A l'est, où les monts de Cumana arrêtent les vents alizés, elle est aride et désertique. L'Orénoque, qui la traverse, est un des plus grands fleuves du monde. En temps de crue, il atteint 200 kilomètres de largeur au confluent et roule des eaux de plus de 50 mètres de profondeur. Il est en communication naturelle avec le bassin de l'Amazonne par la bifurcation fameuse de Casiquiare et se jette à la mer par de nombreux bras dont sept accessibles aux gros navires. Son maître affluent, l'Apure, aux flots jaunâtres, porte les vapeurs sur 500 kilomètres à travers la prairie. D'autres cours d'eau, mi taris pendant la saison sèche, grossissent l'Orénoque et contribuent à faire des llanos une superbe zone pastorale.

La région côtière est plus variée d'aspect et plus propre à la culture. La Cordillère caraïbe, à l'est, dont le point culminant mesure 2,782 mètres d'altitude, tombe abrupte sur la mer, où elle se prolonge jusqu'à la chaîne des petites Antilles. A l'ouest, la sierra Mérida, qui continue les Andes, s'abaisse doucement vers le Golfe de Maracalbo et l'Océan. Elle domine les llanos de ses plateaux désolés, sans aucune ni flore, de ses cimes aux neiges éternelles, le Celona, le Concha (4,700 mètres). La température est agréable dans les vallées moyennes de la côte; les grandes villes, Caracas, Mérida, Barquisimeto s'y abritent, et Valencia au bord du lac reçoit qui mire les montagnes d'alentour. La plage, avec ses baies de Maracalbo, Puerto Cabello, La Guayra, est au contraire très chaude. La Guayra est l'Inferno du Venezuela.

De l'autre côté des llanos, les montagnes guyanaises alimentent d'épaisses forêts où croissent le sautochou, la fève de Tonka, le jabbé, la vanille. A l'est, se dresse le bloc escarpé du Boraima, chanté des Indiens: "O Boraima, montagne rouge, entourée de nuages, mérité fécond de ses ruisseaux." Longtemps inexploré, il fut gravi en 1885 par Im Thurn et Perkins; à l'ouest s'étend la sierra Parima, dont les sommets dépassent 2,000 mètres; l'explorateur Chaffanjon l'a parcouru, mais perdit ses cartes en descendant les rapides de l'Orénoque. La légende situait là le lac enchanté de Farin (la grande eau) et sa cité d'or, au nom de del Dorado.

"Conquistadores, encomendados et gouverneurs espagnols

1527-1810).—Christophe Colomb découvre en 1498 la côte de Paria et l'embouchure de l'Orénoque. L'année suivante, Ojeda et Amerigo Vesputci longent le littoral; ils donnent à un village bâti sur pilotis au fond du golfe de Maracalbo, dans un ravinant décor, le nom de Petite Venise, Venezuela, qui est resté au pays. Maintes tribus indiennes peuplent la contrée. Les Caraïbes, originaires du plateau brésilien, occupent le littoral; les Chilbas sont venus des Andes dans les vallées de la sierra de Mérida; les aborigènes errent dans la savane.

ITINERAIRE DES PROCESIONS.

REX.

Mardi 24 février, de l'angle de la rue Calliope sur l'avenue St-Charles, côté du lac, jusqu'à l'avenue Louisiana; retour par l'avenue St-Charles, côté du fleuve, à la rue Erato, rue Brato à la rue du Camp, rue du Cramp à la rue du Canal, rue du Canal, côté supérieur, à la rue Tchoupi-toulas, rue du Canal, côté inférieur, à la rue Liberté, rue du Canal, côté supérieur, à la rue St-Charles, rue St-Charles à la rue Calliope.

COMUS.

Avenue St-Charles, côté du lac, de Calliope à Washington, avenue St-Charles, côté du fleuve, au rond point Lee et Canal; Canal, côté supérieur, à Basin; Canal, côté inférieur, à Decatur; Bourbon jusqu'à l'Opéra Français.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

Beaucoup de monde à la matinée de dimanche dernier à laquelle on donnait "Cendrillon." La représentation a été fort goûtée par les étrangers qui y assistaient.

Le soir "La Mascotte" figurait au programme pour le bénéfice de M. St-Marcel, l'excellent comique qui nous a toujours tant amusés par sa verve enlaidie et ses saillies spirituelles et impaisibles. Il est inutile de dire que sous les traits de Laurent XVII il a été plus drôle que jamais, et qu'il a été applaudi comme il le méritait par un public qui remplissait la salle du parquet aux quatre coins.

M. Maillet est le digne partenaire de M. St-Marcel avec qui il semble s'entendre afin de trouver quelque chose de nouveau pour exciter le rire. Ces deux comiques nous ont, pour ainsi dire, donné dimanche soir une nouvelle édition de La Mascotte.

M. Salsprey, comme Pippo, s'est surpassé. Mlle Ricordeau a fait une charmante Bettina et a chanté d'une façon ravissante les morceaux du rôle. Elle s'est fait surtout remarquer par une parfaite diction. Mme Feilinger et M. Bellordier ont beaucoup contribué au succès de la soirée.

Dernier soir, "Cavalleria Rusticana," "Pallasse" et "La Navarraise." Jeudi en matinée, "Le Trouvère." Le soir, pour la clôture de la saison, "Cendrillon."

THEATRE TULANE.

On sait qu'à la demande du public, Bea Har nous est resté et pourrait toujours le cœur de ses éblouissantes représentations avec sa matinée mercredi, et samedi, sans compter la matinée extra d'hier. Bea Har, avec son magnifique spectacle, est sans contredit le drame le plus populaire de la saison.

Nous sommes priés d'annoncer que le rideau se souleva, ce soir, qu'appriés le passage de la procession.

GRAND OPERA HOUSE.

"Shall we Forgive Her" est, comme nous l'avons déjà dit, une pièce très amusante qui contient pour le spectateur plus d'une excellente leçon. C'est l'histoire d'une infortunée jeune fille qui, dans un moment de détresse, s'est donnée à un homme qui ne la veut pas, qui est indigne d'elle; il l'exploite d'une odieuse façon et de la force à se séparer de lui.

Plus tard, elle rencontre un bonhomme qui l'épouse. Le mariage est, en fait, déshonoré par le fait de cette mauvaise fortune et, comme elle lui refuse l'argent dont il a besoin pour continuer son existence de débauché, il va raconter à l'hooréte mari le passé de sa femme. De là, une rupture qui se termine par le pardon généreux du mari, convaincu de la haute valeur morale de sa femme.

On conçoit tout le parti qu'une artiste de talent comme Miss Wainwright sait tirer d'un tel rôle.

C'est la diatribe des autres étoiles de la scène américaine, c'est qu'elle ne cherche pas à accaparer, à monopoliser tout le succès. Malgré la supériorité de talent, elle sait rester à sa place et est si là ce qui donne tant de prix à son jeu et veut un Grand Opera House le succès que ce théâtre vient de remporter. Les foies y abonde malgré la multiplicité des plateaux de Carnaval. Il en sera ainsi toute cette semaine.

THEATRE CRESCENT.

Rien d'intéressant à voir sur la scène jouant et chantant, et dansant ensemble comme les autres. Celles. Ils s'entendent et se soutiennent mutuellement, comme frères et sœurs, qu'ils sont, de reste. Ajoutons qu'ils sont entourés par une très nombreuse compagnie qui compte plus d'un artiste de premier ordre. Impossible de rencontrer une famille aussi intelligente, aussi active que la famille Cohen; ils ont pour spécialité le vaudeville. Ils jouent, ils parlent, ils chantent, ils dansent, ils parlent, ils dansent, ils dansent avec autant d'habileté que de bonheur.

De là, les succès qu'ils remportent partout où ils passent, faisant de tout et excellent en tout.

Ils ont fait de "The Governor's Son," un pièce unique en son genre. Les trois actes de cette pièce ne sont qu'un continué défilé de rire.

Non seulement ils ont de rares talents, mais ils savent s'habiller avec une élégance étonnante et ils portent très bien la toilette, hommes et femmes.

Grâce à eux la salle du Mardi-Gras sera la plus fructueuse de la saison pour le Crescent.

ST-CHARLES ORPHEON.

C'est encore par la variété de ses programmes que se distinguent les autres que se distinguent l'Orpheon, cette semaine.

Il y a d'abord "The Spring of Youth" — la fontaine de jeunesse — œuvre charmante de Will Creever remarquablement interprété par Fay et Clark.

Parmi les nouveaux venus, nous comptons Wesson et Frank, ce dernier le plus brillant, le plus adroit tireur du monde.

Citons aussi les exécutives sur plusieurs instruments de Loko. Rice et Walter sont de très remarquables acrobates, trop peu connus à la Nouvelle-Orléans.

Enfin Miss Lillian Barckart qui est, elle aussi, récompensée pour la semaine, est une irrésistible attraction pour l'Orpheon.

A partir de mercredi, la salle se désemplira peu, aux matinées comme le soir.

Feuilleton

—DB—

L'Abelle de la N. O.

No. 5 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PROLOGUE

Le Naufrage.

II

PIERRE DE SOMMERSEUSE.

—Alors vous venez peut-être

bien chercher votre fils? —Oh! non, non. Et, subitement rappelée au sentiment de sa maternité, la femme de chambre releva la tête, ses yeux languissants brillèrent d'un joie momentanée.

—Oh est-il, mon Paul chéri? demanda-t-elle d'un accent aigre, en cherchant du regard autour d'elle.

—Dans le jardin, sans doute; vous ne l'avez point aperçu en arrivant?

—Non, je n'ai pas regardé, je suis si préoccupée, si accablée. —Attendez, je vas l'appeler, ce pauvre chéri!

Et la mère Grandlieu se campa sur le seuil de sa maison, oriant de sa voix un peu cassée: —Paul, eh! Paul, viens, mon garçon, v'la ta mère qu'arrive sans tambour ni trompette.

Allons, viens donc, lança-t-elle encore tandis que l'enfant hésitait à interrompre son jeu; puisque je te dis que c'est ta mère!

Aux derniers mots, pourtant, le gamin s'empêcha d'accourir, la mine éveillée.

C'était un petit garçon de six ans, biond comme sa mère, avec de grands yeux bleus profonds déjà.

Il n'était pas très grand pour son âge, mais bien constitué. Cependant, de nature plutôt affaiblé, et peu joufflu, en dépit du grand air respiré en toute liberté.

En entrant dans la maison, il fit un bond joyeux pour se précipiter dans les bras de sa mère; il l'avait reconnue tout de suite.

Berthe l'attendait; elle le saisit d'un geste aigre, se mit à baiser à pleine bouche son visage, ses yeux et ses cheveux détrevés.

—Ah! mignon, mignon, cher petit Paul, disait-elle, comme je t'aime, mon enfant!

—Moi aussi, m'a'n, riposta gaiement le petit bonhomme, je t'aime bien, va.

—Dis donc, m'a'n, quoi que tu m'as apporté cette fois-ci? —As-tu des bonbons d'or; et puis, du chocolat?

—Hélas! non, mon chéri! je n'ai rien. Je n'ai pas eu beaucoup le temps de m'arrêter.

Berthe Daroc mentait charitablement.

A vrai dire, elle aurait pu se murer à Lyon, avant son départ, des batteries apportées à chaque voyage accompli.

Mais, douloureusement frappée par la mort de M. de Sommerseuse, justement soucieuse, avant toute chose, de soigner et de préserver le petit Pierre, dont l'état févrex la préoccupait; d'autre part, fort peu munie d'argent, elle avait oublié ce détail.

maternelle, elle s'empêcha de déclarer: —Ne crains rien, cher petit, ta maman Grandlieu t'achètera de toutes ces bonnes choses, aujourd'hui même.

—Dans combien de temps? —Quand tu voudras. —Oh ça! demanda naïvement l'enfant.

—Chez l'épicerie du pays. —Alors, donne-moi des sous, dis, m'a'n; je vas aller tout de suite, puisque c'est pas loin.

La mère ne résista pas à cette demande ingénue.

—Tiens, fit-elle, en mettant quelques sous dans la main de son fils.

Mais, sur le point de quitter la maison, celui-ci se retourna brusquement, considérant Pierre de Sommerseuse avec un étonnement profond.

—Dis donc, m'a'n, demanda-t-il après une sorte d'examen laborieux, c'est y aussi à toi, ce petit-garçon-là?

—Non, mon petit Paul, mais ça ne fait rien, je t'aime bien tout de même.

—Oh! pas tant que toi, s'empêcha-t-elle de rectifier, devant la mine subitement blême de l'enfant.

—Seulement, vois-tu il est malheureux, il a beaucoup de chagrin; alors il faut le consoler.

Et puis, je te l'embrasse justement pour que tu en fasses un

samarite, une sorte de petit frère.

Pauvre Pierre, il n'a peut-être plus de parents!...

La femme de chambre dit ces derniers mots d'un accent si étrangement ému que son fils en fut aussi frappé que la mère Grandlieu.

—Alors, reprit-il, s'il a du chagrin, il a pas de chance; moi, j'en ai pas du chagrin, je fais ce que je veux ici.

Pour la peine, je serai bien gentil avec lui, na!

Puis, se tournant tout à fait vers Pierre de Sommerseuse qui le considérait d'un regard févrex et inquiet, il lui demanda: —Dis donc, viens-tu avec moi, petit?

On va chercher des sucrés d'or; je t'en donnerai la moitié.

—Non, non, dit vivement Berthe Daroc, tu ne peux pas l'emmener aujourd'hui, mon petit Paul, il est trop fatigué.

—Va tout seul, tu lui donneras des sucrés d'or en revenant. —Ah bon, alors, si c'est comme ça, il est vraiment pas heureux tout ça même, riposta l'enfant, l'air subitement apitoyé.

jeune chevreuil, heureux de vivre, insouciant comme on l'est à cet âge.

Il allait, courant dans le clair soleil du matin, le visage nimbé de lumière rose, avec, dans son chevreuil-blond, des reflets d'or pâle.

Berthe Daroc sourit, momentanément heureuse de le voir si beau, si joyeusement vivant.

Puis, lorsqu'il eut disparu dans la rue principale du village, elle se tourna vers la mère Grandlieu, et dit, la voix grave: —Maintenant, ma bonne amie parlons sérieusement.

—Je vous écoute, riposta l'excellente femme, et si je ne me trompe pas, vous venez justement au sujet de ce pauvre-là, hein?

Elle désignait Pierre de Sommerseuse, toujours muet et orantif.

—Ce pauvre-là, comme vous dites, c'est le fils du marquis et de la marquise de Sommerseuse.

—Ce petit-là, s'exclama la bonne femme stupéfaite. —Oui, c'est Pierre de Sommerseuse.

—Mais il est riche, ce gamin? —Très riche. —Il a son père et sa mère? —Non, il n'a déjà plus son père depuis hier; quant à sa mère, je n'ose espérer qu'elle vit encore.

stupéfaction croissait, leva les yeux au ciel et joignit les mains sans pouvoir articuler un mot de plus.

Berthe Daroc reprit gravement: —Comme je vous le disais, il est arrivé un grand malheur